

Annie Le Cage

Turbulence dans un ciel clair

À Pékin,
à l'aube de la Révolution culturelle

Lacurue

© *Éditions Lacurne*, 2013
8, rue de Courcelles 75008 Paris
www.lacurne.com

LE VOYAGE EN CHINE

C'ÉTAIT, JE CROIS, L'ANNÉE DE MES SEPT ANS. COMME CHAQUE ÉTÉ, nous passions les vacances chez nos grands-parents maternels, mon frère aîné, ma sœur cadette, notre cousine et moi. Un après-midi, trompant la surveillance des adultes, nous avons pris tous les quatre la route du hameau voisin pour aller... en Chine, le pays mythique de nos rêves et de nos jeux. Jacques menait l'expédition et le long du chemin signalait les détails nouveaux et chinois qui se montraient à nous. Les champs et les prés n'étaient plus tout à fait les mêmes mais déjà chinois et déjà, on apercevait la ligne d'un village différent et chinois. Il y avait bien une exaltation inhabituelle dans la voix de mon frère et je ne voyais guère de changement dans le paysage, mais puisqu'il le disait j'étais prête à le croire et à le suivre au bout du monde.

L'aventure n'a pas duré, bien entendu. Les premiers paysans rencontrés, des Chinois, ont interrogé dans une langue étonnamment familière, ces enfants épuisés et poussiéreux. Et les ont ramenés à la maison. Depuis lors, *le voyage en Chine* est pour nous une expression consacrée et notre escapade a pris dans l'histoire familiale des allures d'odyssée.

Bien des années plus tard, je m'envolais réellement pour la Chine. Après des études de sciences politiques et de langues orientales (chinois, japonais), je venais d'entrer au Quai d'Orsay et allais rejoindre mon poste à l'ambassade de France à Pékin ouverte depuis la reprise des relations l'année précédente. C'est le journal de ce séjour que je livre

aujourd'hui. Je l'ai laissé tel quel avec ses naïvetés, ses contradictions, ses doutes, ses interrogations. Il se déroule en deux temps. Une période lisse en apparence, où se préparaient à notre insu des événements imprévisibles. Et l'explosion de la Révolution culturelle.

PREMIÈRE ANNÉE CHINOISE

Paris-Hong Kong, 23-24 mars 1965

Paris, Tel Aviv, Téhéran, Delhi, Bangkok, Saigon, Hong Kong. Je reprends en sens inverse la route de mon retour des États-Unis quand j'ai bouclé le tour du monde à la fin de ma vie étudiante. Des sauts toutes les trois heures d'une capitale à l'autre, d'un aéroport au suivant, dans un avion qui n'avait guère qu'une vingtaine de passagers au départ de Paris avant de se remplir à Saigon. Je retrouve avec bonheur l'Asie et la fraîcheur de mes premières impressions.

À Hong Kong, Stella, une amie chinoise m'attend. Je loge chez elle. Immense appartement haut perché dans un immeuble qui donne sur la baie d'un côté, sur le champ de courses de l'autre.

Hong Kong, 24-30 mars 1965

Une semaine de visites et de rencontres. Une semaine pour voir ou revoir les uns et les autres. Les amis anglais ou américains. Les Français que j'ai connus étudiants et qui sont en poste ici, au consulat ou dans les affaires. Les diplomates que je ne connaissais pas encore, de Hong Kong ou ceux de Pékin en vacances pour quelques jours avec la valise. Tous m'entourent et me conseillent comme si je partais pour quelque périlleuse mission.

Une semaine pour faire avec Stella les achats d'objets et d'articles indispensables : fer à repasser, sèche-cheveux. Produits de toilette et

de beauté. Pharmacie. Pour aller avec elle dans les magasins de tissu avant de commander à son tailleur une demi-douzaine de robes d'été qu'il viendra m'essayer à la maison et qui seront terminées en quarante-huit heures.

Une semaine aussi intense qu'une veillée d'armes.

Hong Kong-Canton, mardi 30 mars 1965

Je dois être à huit heures à la gare de Kowloon. Je n'ai pas de billet mais tout est prévu. On m'attend. Stella m'accompagne avec mes trois valises, mon sac et les trois grandes boîtes pleines des achats de Hong Kong. À la gare, je retrouve T*** avec qui j'ai travaillé au Quai d'Orsay ces quelques mois et qui a eu la gentillesse de venir. De passage à Hong Kong, il va rejoindre son nouveau poste à Tokyo. Au moment des adieux, il me glisse : « Attendez-vous au pire ».

Départ à huit heures et demie. Traversée des Nouveaux Territoires. Changement à la frontière. Peu d'étrangers. Huit hommes d'affaires japonais et quelques occidentaux qui doivent remplir des papiers, ce dont nous sommes dispensés, un diplomate indien, sa femme et moi. Nous sommes dans une sorte d'antichambre avant de passer dans la gare et d'entrer vraiment en Chine, j'imagine. Portrait de Mao. On me conduit avec le couple indien dans une des salles d'attente du premier étage. Mes bagages sont là. Fauteuils recouverts de housses de coton blanc.

Arrivés avant dix heures, nous repartirons à midi et demie après un déjeuner dans une salle à manger austère et nue. Serveuses carrées à vestes blanches, pantalons bleus, nattes ou cheveux raides.

Nous prenons tous place dans le dernier wagon du train pour Canton. Des paysans et paysannes montent dans le même train, portant leurs ballots au bout d'un bambou. Peut-être vont-ils voir leur famille à Canton!

On m'avait dit : « Vous verrez, c'est devenu très propre ». Disons plutôt que le train n'est pas sale. Je vois quand même une mouche sur la vitre, mais c'est la seule. Je croyais qu'il n'y en avait plus! Je vais

Dimanche 5 décembre 1965

En voiture dans la campagne. Tempête de vent. Petits villages poussiéreux où la curiosité suscitée est immense. Vies pauvres. Travail dur. Rizières gelées. À travers la glace, sortent les pousses jaunies. Le vent est tombé au moment où j'arrive à la colline des Nuages d'azur. Apercevant ce temple au loin, il était préférable de le prendre comme but de promenade. On s'égare facilement dans tous ces chemins. Auparavant, je suis passée sur une route où il n'y a place que pour une seule voiture. Avec la grande amabilité traditionnelle, un villageois m'a expliqué que c'était bien la bonne direction. Je redoutais la marche arrière éventuelle sur une route si petite.

Le temple des Nuages d'azur est beau sous le soleil d'hiver, mais il fait bien froid et les mocassins ne sont vraiment plus suffisants. J'étais venue ici en juillet par une chaleur torride. Trois exposants français y font aujourd'hui une visite avec guide et interprète. L'un d'eux me demande de profiter de ma voiture. Ils pèlent de froid dans le taxi non chauffé. Détour avec eux au temple du Bouddha couché. Toits de tuiles magnifiques dans la lumière si pure. Clochettes au coin des toits, qui tintent sous le vent.

Lundi 6 décembre 1965

Dîner avec des Français béats d'admiration pour la Chine. « Au moins ce qui a changé, ce sont leurs sentiments vis-à-vis de l'étranger. Maintenant, ils sont modestes en face de notre avance technique et matérielle, et prêts à recevoir nos indications et nos conseils. » Sans blague!

Je lis en ce moment un livre écrit en 1890 par un missionnaire américain qui avait vécu vingt-deux ans ici. *Chinese characteristics* par A. H. Smith. Non, rien n'a changé.

Mercredi 8 décembre 1965

Autorisation obtenue de visiter une commune populaire. À deux heures cet après-midi. Commune des quatre saisons toujours vertes, à

l'ouest de Pékin. Au moins, les noms sont poétiques, noms de temples ou de communes populaires. Ils compensent un peu la dureté de la vie.

Groupe de bâtiments. Nous sommes accueillis par le directeur. Discours d'usage autour d'une tasse de thé. Sur des étagères, des pêches, poires, légumes dans des bocaux d'alcool (?). Comme les bocaux sont ronds, les fruits ont l'air beaucoup plus gros dans le liquide. Je comprends enfin sur place ce qu'est une commune populaire. Plusieurs hameaux avec regroupement des activités, quelque chose comme une de nos communes.

Visite des ateliers. Autour d'une cour, bâtiments où on répare ici des pneus, là des outils. Fabrique de petits outils. Tout cela très artisanal, très primitif. Sur les murs, slogans du parti. En voiture nous partons dans les champs. Terre plate et grise, encore et toujours. De très longues serres en boue séchée, vitrées d'un côté. Le soir on recouvre les vitres de nattes de paille. À l'intérieur poussent des primeurs. Très beaux haricots, tomates, aubergines. Air humide et chaud. C'est chauffé. Odeur d'engrais humain. Qui achète ces légumes? L'Hôtel de Pékin ou les magasins diplomatiques? Les dirigeants? Dans un coin, une planche surélevée. Une natte. C'est un lit. Une autre serre. Non chauffée. On y a entassé des tonnes de choux, les longs choux de Pékin que l'on voit passer par charrettes entières et qui séchent sur les bords des fenêtres, provisions pour l'hiver.

Nous allons ensuite voir une école, mi-travail, mi-étude dont les journaux parlent depuis des mois. Dans un coin de champ, une quinzaine d'hommes regardent fonctionner un tracteur. « Ils apprennent. » Visite d'un dortoir de filles. Une douzaine de lits autour de la pièce. Nous reprenons la voiture. Arrêtons pour voir des cochons. Repartons pour visiter quelques maisons. D'abord un magasin, très bien tenu, épicerie-bazar de campagne.

Puis, visite d'une maison d'habitation. Une seule grande pièce. L'immense lit (*kang*) est une construction en briques, comme une estrade, qui occupe tout un coin de la pièce. Dessous, du feu. (Et souvent un grillon, selon les récits chinois.) Dessus, quatre nattes parallèles et quatre couvertures pliées. Deux ou trois meubles, armoire, coffre. Une radio. Un réveil. Et un portrait de Mao. Terre battue. C'est propre et pauvre.

Je n'ai vu aucun sanitaire. La jeune femme, très jeune, accroupie devant la cheminée, fait la cuisine dans une marmite à même le sol, sans relever la tête. La grand-mère/belle-mère, souriante, tient dans ses bras le bébé qui pleure. Le grand-père, massif et buriné, fume la pipe. Tout cela est convenu, embarrassant. Le guide continue de débiter son baratin et d'aligner ses statistiques. Je devrais sans doute dire deux mots à la grand-mère, m'approcher du bébé. Je suis paralysée. Je pense à la vie de cette jeune femme adolescente, circonscrite dans cette pièce. Ce soir, grands-parents et jeune ménage s'allongeront côte à côte sur le lit de briques. Demain, les deux femmes s'occuperont du ménage, du bébé. (Mieux vaut tomber sur une belle-mère sympa. Rarement le cas dans les romans chinois!) Et puis? Là, ma pensée s'arrête. J'ai hâte de partir, d'être partie.

Nous visitons encore deux ou trois maisons semblables. Dehors, des poules, des bouts de champs. Et tout autour, l'immensité.

J'ai regagné Pékin et les faibles lumières de la ville avec soulagement. À l'heure où le soir tombait, dans ce petit village d'autrefois, au milieu de ces champs plats, je me sentais perdue. Il s'agit pourtant d'une commune de Pékin que l'on montre aux visiteurs, c'est-à-dire d'une commune avancée, modèle, et je me demande comment sont les autres. C'est pourtant moins à la dureté matérielle de ces vies qu'à leur aspect personnel que j'ai été sensible. Mais est-ce que cela a un sens?

Ce qui m'a aussi frappée, comme partout, c'est une impression de lenteur, presque de désœuvrement. Je sais bien que c'est la saison morte. Tout de même! Peu de monde dans ces champs ou ces villages, ou du moins, on en voit peu. Non, je n'ai pas de la Chine une image d'activité intense. C'est lent, très lent. Le climat? L'habitude? La tradition? Que sais-je?

Samedi 11 décembre 1965

En voiture au nord de la ville. Je ne me suis encore jamais aventurée dans ces quartiers au bord des petits lacs. Belles journées d'hiver au

ciel clair. Jolies ruelles bordées de murs gris bien entretenus avec leurs portes rouges fraîchement repeintes. (Rare.) Ce devait être, et c'est peut-être encore un quartier élégant. Quel charme devait avoir Pékin! Je descends pour mettre le nez derrière l'écran de pierre qui fait face à toute porte ouverte. Cette maison paraît particulièrement belle. Une sentinelle m'arrête. J'ai juste le temps d'apercevoir dans une pièce vitrée un groupe de soldats assis à des pupitres.

Je roule à pas d'homme dans des ruelles minuscules, puis le long d'un petit lac bordé d'arbres en grisaille. Pékin est une ville qui appelle le dessin. Tour de la Cloche au nord de la Cité interdite. On aperçoit une grande cloche de bronze en bas de la tour. Petite place derrière la tour. Petits magasins. Éventaie de chaussures. Je m'achète une paire de chaussons fourrés de velours noir, ce que portent tous les Chinois. C'est épatant même si on a l'air d'avoir des pieds de Mickey. Me faire faire des bottes prendrait un mois, et à quoi bon puisqu'il ne pleut jamais. Un attroupement s'est formé, aimable et souriant.

Ensuite, jusqu'à une des limites de vingt-cinq kilomètres. Je voulais voir le canal que l'on est en train de creuser. Les pyramides ont dû se construire ainsi, avec des moyens aussi primitifs et des centaines et des centaines de travailleurs sur des kilomètres. Impressionnant, surtout quand on voit le résultat un peu plus loin, la terre nivelée, bordée de jeunes arbres juste plantés. Les lieux de travail ont l'air assez incohérents avec le va-et-vient, la terre transportée dans de petits paniers ou des charrettes tirées à dos d'hommes pendant que les haut-parleurs déversent de la musique révolutionnaire. Mais la foi transporte les montagnes.

Dimanche 12 décembre 1965

Le journal indique +3°C et -9°C. Il fait maintenant bien froid et le ciel bleu nous trompe. Je ne suis pas assez couverte pour aller au quartier du Pont-du-Ciel qui conserve un peu son atmosphère de foire, avec bateleurs et acrobates. Jongleurs, bruiteurs, conteurs d'histoire, lutteurs. Partout on nous fait de la place et la foule des dimanches nous sourit. Temple du Ciel plus beau que jamais sous ce ciel d'hiver

Lundi 13 décembre 1965 (+5 °C -6 °C)

Tempête de vent qui soudain recouvre tout de poussière et donne à la ville une atmosphère d'orage. Immédiatement la température baisse et malgré les joints collés à la porte-fenêtre de ma chambre, le vent passe quand même. Et le sable court sur le sol. Ce que je n'ai pas encore compris.

Mardi 14 décembre 1965 (+1 °C -8 °C)

Je vais dans la ville chinoise dîner dans un petit restaurant que je commence à connaître. Restaurant est beaucoup dire. C'est grand comme un mouchoir de poche, assez populaire et gentiment crasseux. On y mange des raviolis, des soupes pas très bonnes ou de grosses crêpes impossibles à avaler. Jusqu'à présent, je n'y ai jamais vu un Occidental. Des gamins venaient coller leurs nez aux fenêtres et, de l'intérieur, un des cuisiniers lançait de grandes louches d'eau chaude sur les carreaux. Tout le monde riait aux éclats.

Promenade dans les ruelles sombres. Pas longtemps, car il fait froid. Sur le chemin, une auberge. Peut-on loger ici? Juste pour tenter le coup. La patronne hésite puis ouvre la porte avec beaucoup de gentillesse. Au moins ça permettra de jeter un coup d'œil. Grand poêle dans une petite cour recouverte d'un toit vitré et autour de laquelle courent des balcons avec les portes des chambres. Des têtes se penchent. Le patron arrive, très aimable mais surpris. « Peut-on loger ici? Pas ce soir, une autre fois? » Il ne doit quand même pas y faire bien chaud. Le patron hésite à son tour et demande: « En ce moment où logez-vous? » Oh! j'ai bien compris la question. Il la répète n'étant pas très sûr. C'est la réponse qui m'embête. « À l'Hôtel de Pékin » et j'ajoute à toute vitesse « C'est très bien, mais ici c'est très chinois ». En disant ces mots, je pense à l'inconnu qui arriverait dans un petit hôtel du Quartier Latin et déclarerait « Je loge au Crillon, mais j'aimerais bien essayer votre petite baraque qui fait tellement couleur locale! » Tout le monde a ri.

La seule chose à faire. Une des rares incursions dans la vie chinoise. Peut-être n'essayons-nous pas assez, mais comment et pour quelles raisons? Nous sommes aussi imprévisibles pour eux qu'ils le sont pour nous. Qui sont-ils? Qui voyage et pourquoi? Tous ces petits hôtels ont l'air pleins.

Dehors la nuit était très froide. Le vent avait recommencé à souffler. L'Hôtel de Pékin semblait plus majestueux que jamais.

Mercredi 15 décembre 1965 (0 °C -10 °C)

Le thermomètre descend jour après jour et n'arrive plus à dépasser le 0°C. Il gèle sans arrêt. Et je ne pense pas que le journal donne les températures les plus basses de la nuit.

En quittant l'hôtel ce matin, je n'ai rien remarqué de particulier. En arrivant à l'ambassade, j'ai constaté que tout le monde était en retard. Pour ma part, je n'ai pas l'excuse d'une voiture qui ne veut pas démarrer. Elle est suffisamment neuve pour être encore très docile. À peine un semblant de hoquet.

Ce soir, restaurant japonais dans le Marché couvert. C'est je crois, le seul de la ville et fréquenté surtout par les innombrables Japonais qui viennent ici. En dehors de la salle ordinaire, il y a trois petites salles avec tatami et une très grande, mais il faut retenir.

Jeudi 16 décembre 1965 (-5 °C -15 °C)

On dit qu'il a fait -18°C cette nuit. Et hier à Omsk où je ne sais qui faisait escale -45°C. Pourtant depuis le grand froid, Pékin semble vivre avec une intensité particulière. Il flotte dans les rues et sur la foule une atmosphère heureuse. Rien de la tension que l'on voit ailleurs. Pas de gens crispés et anxieux de rentrer chez eux. Il ne doit guère faire plus chaud dans bien des maisons. Alors... Pékin est une ville d'hiver, faite pour l'hiver et qui semble née de l'hiver. Je me demande si un

régime aussi impitoyable sous les sourires, pourrait survivre ailleurs que dans ce climat glacé et pur. Tous les ordres naissent ici et partent d'ici, de Pékin.

À midi je retourne dans la ville chinoise chercher une doublure de fourrure. La foule coule dans les rues, silencieuse, chaussons de feutre sur sol gelé, et on me regarde avec étonnement. Il faut être un peu cinglé pour se promener par un froid pareil en bas nylon et escarpins. Je vais m'acheter d'autres chaussons sans lacets que je pourrai laisser dans la voiture pour conduire et descendre dans les magasins. Il fait si froid que j'ai mal aux jambes, mais il fait si beau que l'on dirait un jour de fête. (Pendant le week-end, je suis toujours en pantalon et je viens rarement dans ce quartier en dehors du week-end. Pendant la semaine, je saute dans ma voiture garée à côté de la porte de l'Hôtel de Pékin, et en arrivant à l'ambassade, il ne me faut que quelques secondes pour aller de ma voiture au hall d'entrée.) Je remarque que les Chinois, quels qu'ils soient, sont bien protégés du froid et du vent. Manteaux ou vestes croisés et matelassés, pantalons matelassés, chaussures fourrées, toques dont le bord de fourrure est rabattu sur la nuque et les deux pans sur les oreilles quand il fait si froid. Quand les pans ne sont pas attachés sur le sommet de la toque ou sous le menton, celui qui la porte a l'air d'avoir de grandes oreilles de lapin. Et tout ce monde a sur la bouche et le nez un masque de tissu. Nulle part le vent ne peut passer. On dirait une ville de science-fiction.

Vendredi 17 décembre 1965 (-4 °C -12 °C)

Déjeuner à l'Hôtel de Pékin à l'occasion du départ d'un diplomate népalais. Nous sommes huit dont un couple pakistanais. Elle est belle mais ne dit jamais un mot. Le diplomate népalais envisage de faire un tour dans sa province natale à l'ouest du pays. On y va par avion ou à pied en... vingt-huit jours. Il pense y aller à pied.

Dîner-buffet à l'ambassade de l'Inde, une des rares ambassades qui subsiste encore dans le quartier des légations. Je connais de vue certains

des invités, sans plus. Après le dîner, des brochettes de femmes en sari sont alignées sur les canapés et ne disent pas un mot. Dans l'une des pièces, on fait semblant de danser. Impossible de partir plus tôt sans se faire remarquer, les canapés sont de chaque côté de la porte.

Dehors, la nuit est glacée.

Samedi 18 décembre 1965 (+5 °C -9 °C)

Je flâne dans les boutiques où l'on vend des sceaux. J'en ai déjà un avec mon nom en graphie ancienne.

J'achète des caramels et des nougats délicieux. Le papier intérieur, papier de riz, peut se manger.

Je retourne dîner dans la petite gargote de la ville chinoise.

Dimanche 19 décembre 1965 (+7 °C -7 °C)

Merveilleuse promenade en voiture. Partie vers midi, je me perds un peu, prends des chemins de terre à travers champs et villages. Aucune importance pour la voiture. Le sol est gelé. Peut-être suis-je au-delà des vingt-cinq kilomètres. Traversée d'une voie ferrée. Passage de ponts. Enfin, suivant un bus, je retrouve la direction du pont Marco Polo. Achat de biscuits salés. Impossible sans tickets d'avoir autre chose et les restaurants ne sont pas prévus dans le coin.

À Pékin, le patinage a commencé sur les petits lacs gelés.

Lundi 20 décembre 1965 (+7 °C -8 °C)

Ce matin, l'ambassade m'envoie à l'exposition de photos organisée pour le cinquième anniversaire de l'armée de libération du Sud Vietnam. Présence de Guo Moruo. Photos anti-américaines que j'ai vu traîner un peu partout dans les journaux et les magazines. J'ai glissé sur les atrocités.

Mardi 21 décembre 1965 (+6 °C -8 °C)

Ce soir je déménage ma chambre que l'hôtel a accepté de reprendre. On m'a promis que ce serait fait en trois jours. Il est en effet décidé que je vais rester à l'hôtel puisque le département a accepté un arrangement. Je suis ainsi plus au cœur de la vie chinoise. Dans la mesure du possible! Je ne suis pas sûre que je tiendrais aussi bien le coup, seule, dans les deux/trois pièces d'un appartement. Nous ne sommes plus que trois à l'hôtel. Le premier secrétaire, sa femme et moi.

Vendredi 24 décembre 1965 (-7 °C -14 °C)

Congé cet après-midi. À partir de cinq heures, je peux réinstaller ma chambre. La salle de bains peinte à l'huile est à peine sèche, mais tout a été bien fait. On a même poncé le parquet. Je n'ai pu obtenir du gris comme je l'aurais souhaité. Hôtel ou appartements diplomatiques, tout est de la même couleur beige jaune. Enfin c'est très propre et le plafond tout blanc est reposant. J'en ai profité pour faire enlever deux ou trois choses que je n'aimais pas, table, lampe.

Messe de minuit dans l'ancienne cathédrale, pas très grande. Foule chinoise dense et recueillie, en bleus de travail et manteaux matelassés. Beaucoup d'hommes. À la tribune un harmonium poussif joue l'*Adeste fideles* et les airs de *Il est né le divin enfant*, *Les anges dans nos campagnes*. Messe en latin. Tout le monde chante le *Gloria*, le *Credo*. Je ne sais plus où je suis ni où j'en suis. En fermant les yeux, je pourrais me croire à une messe de minuit au fond de la campagne française, mais quand j'entends le *Credo* je pense que je suis à Pékin où chaque jour, le journal prêche la bonne parole, celle de Mao, la seule. Qui sont ceux qui m'entourent et que représentent pour eux ces cantiques étrangers? Je ne le sais pas. Il m'a semblé que la moyenne d'âge était assez élevée. Je me trompais, paraît-il. Peu importe. Tout cela était très émouvant. Presque toute l'ambassade était là.

Réveillon-buffet dansant chez notre consul. Je suis partie à quatre heures.

Samedi 25 décembre 1965

J'avais reçu plusieurs invitations pour aujourd'hui. Très aimablement on s'était enquis de savoir ce que je faisais afin que je ne reste pas seule. Le conseiller commercial était même venu à l'hôtel pour en être sûr. Finalement, je déjeune chez Jean-Pierre. Petit arbre de Noël, cadeaux, chocolats. En fin d'après-midi, je vais passer un moment chez l'attaché commercial et nous partons ensemble au buffet-dansant organisé pour les étudiants français à Pékin.

Dimanche 26 décembre 1965

Longue promenade au Beihai. Une enceinte a été installée autour d'un morceau de lac pour les patineurs. Le patinage n'est pas encore commencé et ne dure qu'un mois ou deux. Avant le printemps on découpe la glace et on l'enfouit dans la terre en prévision de l'été. Sur la berge des menuisiers réparent les bateaux. Coup d'œil à une exposition dans un pavillon. Il s'agissait de la résistance aux Japonais (anniversaire du mouvement du 9 décembre). J'ai peu de goût pour les photos d'atrocités.

Dehors le lac était si beau et la promenade, à l'opposé des histoires de guerre. Au nord, cinq petits pavillons ferment le lac et j'ai admiré la merveilleuse architecture de bois, la charpente incroyable du bâtiment ouvert à tous vents qui se trouve derrière. En sortant de l'enceinte du Beihai, on tombe dans des ruelles, des petites cours où l'on suscite toujours la même curiosité.

Lundi 27 décembre 1965 (0 °C -8 °C)

Nous avons cette semaine des âmes de collégiens en vacances et ces deux longs week-ends nous mettent de bonne humeur. Je vais

déjeuner au restaurant de la Paix tout paisible dans sa cour derrière sa porte de lune.

Vendredi 31 décembre 1965

La valise a été bouclée hier soir heureusement, et la matinée est calme. Cet après-midi repos.

À neuf heures et demie, les membres de l'ambassade venus avant les autres invités du dîner dansant, offrent leurs vœux et leur cadeau à l'ambassadeur et son épouse. (Toutes les femmes de l'ambassade ont reçu des foulards et des parfums Dior.) À dix heures et demie, viennent les étudiants, les professeurs et les Français de passage ou à demeure à Pékin, Vieux couples mixtes assez pathétiques. À minuit presque tout le monde est encore à table. Coups de gong. Échanges de vœux. Et le bal commence. Très bien s'il n'avait pas duré jusqu'à cinq heures du matin. Quand j'ai vu certains de ces messieurs partis faire un tour dans d'autres ambassades, revenir accompagnés des ambassadeurs du Maroc, de Norvège, du chargé d'affaires de l'Inde... et notre ambassadeur s'installer avec eux à une table, j'ai pensé que nous étions encore de service pour un moment. Je ne me trompais pas.

Samedi 1^{er} janvier 1966

Journée commencée bien tardivement.

Je suis allée commander des fleurs, principalement des pots de camélias roses ou blancs. Et j'ai trouvé dans ma chambre un petit cerisier rose dont les boutons commencent à s'ouvrir. L'hôtel ne manque pas une occasion de me manifester une réelle gentillesse.

Dimanche 2 janvier 1966

C'était un petit tour en voiture dans la campagne pékinoise dé-pouillée par l'hiver. J'avais seulement voulu aller jusqu'au bout d'une route que je ne connaissais pas et voyant qu'elle aboutissait à une

caserne, j'allais faire demi-tour. Au lieu de faire trente-six manœuvres sur la route étroite, je pensais qu'il était plus facile, et peut-être plus amusant, de tourner dans l'entrée ouverte de la cour. Au moment où j'allais repasser la grille, toc! la baïonnette de la sentinelle se mettait à l'horizontale et me barrait le chemin. Et voilà! Une heure et demie plus tard, j'y étais encore. On avait beaucoup téléphoné du poste d'entrée. Des soldats étaient venus, repartis. J'étais descendue. J'avais montré ma carte diplomatique. J'étais remontée en voiture. J'avais eu froid. J'avais remis le moteur en marche pour le chauffage. On avait alors crié des ordres aux deux sentinelles, elles étaient deux maintenant et abaissaient automatiquement leurs baïonnettes au moindre bruit. Je m'étais raconté des histoires pour passer le temps. Souvenirs de polars et de voitures qui foncent dans des barrages, mais je n'ai ni l'âme ni l'expérience d'un cascadeur. Mieux valait penser à autre chose. Aux collègues raisonnables en train de lire ou d'écouter de la musique classique. À Paris, qui se réveillait paresseusement dans le matin d'un week-end de fête. Tandis que moi j'étais là, coincée au milieu de nulle part, dans une campagne sinistre où il gelait à pierre fendre.

La nuit était tombée. Des camions entraient et sortaient. Et cette histoire me paraissait de plus en plus stupide. J'avais tort, c'est vrai. Tous les torts. Je voulais seulement qu'on me laisse partir à temps pour ne pas être en retard au dîner où j'étais invitée. Je ne tenais pas à me vanter de mon escapade. À quoi bon faire une note de protestation. Évidemment si ça devait durer toute la nuit, je me sentirais moins coupable.

Ça n'a pas duré toute la nuit. Après une heure et demie, une auto de la sécurité est arrivée. Ses passagers se sont engouffrés dans le poste d'entrée. Un quart d'heure plus tard un des soldats est venu me faire un long sermon. Il était clair que j'étais de bonne foi.

J'arrivai à l'heure au dîner.

Semaine du 3 au 9 janvier 1965

Mercredi, j'ai donné un déjeuner au restaurant japonais. Nous étions dix assis par terre sur des tatamis à manger de la pâte d'oursins,